ÉTIENNE CIOBANU

La continuité Roumaine dans la Bessarabie

Annexée en 1812 par la Russie

Extrait du «Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine», :: :: V-VIII-e année, No. 1. :: ::



BUCAREST.

Imprimerie „CULTURA NEAMULUI ROMÂNESC", Str. Lipscanii-Noi No. 12

1920

ÉTIENNE CIOBANU

La continuité Roumaine dans la Bessarabie

Annexée en 1812 par la Russie

Extrait du «Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine», :: :: V-VIII-e année, No. 1. :: ::



BUCAREST

Imprimerie „CULTURA NEAMULUI ROMÂNESC“, Str. Lipscanii-Noi No. 12

1920

LA CONTINUITÉ ROUMAINE DANS LA BESSARABIE ANNEXÉE EN 1812 PAR LA RUSSIE

PAR **ETIENNE CIOBANU**

Messieurs,

L'occupation des Principautés roumaines par les armées russes de 1806-1812 a pris fin par la paix de Bucarest le 16 mai 1812. Deux tentatives antérieures (en 1806 et en 1809) de conclure la paix entre Russes et Turcs n'avaient pas abouti, par suite de l'intention des Russes d'annexer toute la Moldavie et la Valachie jusqu'au Danube. Bien que les Turcs n'aient eu aucun droit de disposer du territoire des Principautés roumaines, et encore moins celui de céder la moindre parcelle du terrain. de nos ancêtres, il est dit, toutefois, dans l'article IV du traité du 16 mai : «Par le premier chapitre des préliminaires déjà signés, il est établi que la rivière du Pruth, depuis son entrée en Moldavie et jusqu'au point où elle se jette dans le Danube, ainsi que la rive gauche du Danube jusqu'aux bouches de Kilia et jusqu'à la Mer, formeront la frontière entre les deux Empires». D'autre part, la Russie, reconnaissante envers la Porte, s'arroge, tout comme la Turquie, le droit «de céder et rétrocéder toute la région moldave située sur la rive *droite* du Pruth, de même que la Grande et la Petite Valachie».

Les événements d'Europe de cette époque, les guerres de Napoléon, le rôle joué par la Russie sur le

continent à la suite de l'échec de Napoléon, ont fait que ce traité, peut-être unique dans l'histoire de l'humanité, resta en vigueur, et ils ont eu pour conséquence que la Bessarabie porta le joug pesant de l'esclavage russe pendant plus d'un siècle.

Les historiens russes et russifiés sont unanimes à déclarer que ce rapt a été un bienfait pour le peuple roumain de Bessarabie, qui a été ainsi délivré de l'esclavage asiatique des Turcs, obtenant en échange la «civilisation». «La situation générale de la Bessarabie au moment de son annexion à la Russie était déplorable; la région souffrait par suite des contributions, des taxes fiscales, des guerres et des invasions. Elle n'était pas sûre du lendemain. Les voies de communication étaient primitives, les écoles et les hôpitaux manquaient [1].» Tout changea avec l'arrivée des Russes.

Cependant toutes ces affirmations, qui n'avaient d'autre but que de cacher la vérité, n'ont pu convaincre personne que les Russes aient fait «le bonheur» de la Bessarabie. De fait, les actes russes eux-mêmes fournissent la preuve que l'occupation russe et le rapt de la Bessarabie força la population, tout comme pendant les invasions barbares, à abandonner leurs maisons et à se réfugier dans les montagnes et les forêts. Cette œuvre de destruction de la Bessarabie, ainsi que de la Moldavie et de la Valachie, fut commencée par les Russes aussitôt après leur occupation.

Les archives de Chișinău, qui abondent en documents de cete époque, ne sont pas encore fouillées en détail, mais ce qui a été examiné jusqu'ici prouve jusqu'à quel point ces pays roumains ont été saccagés et combien la population roumaine a été apauvrie et maltraité [2]: il suffit de feuilleter le dossier «Sur les diverses offenses et abus de pouvoir des militaires russes aux dépens des habitants des Principautés de

[1] *Miscellanées du jubilée de la ville de Kichénier* (en russe), 1812—1912, livre redigé par le archi-prêtre N. Lașcu.

[2] Voir Radu Rosetti, *Archives des Sénateurs de Kichénier*, dans les „Annales de l'Académie Roumaine", vol. XXXI-II.

Moldavie et de Valachie», dossier qui est conservé aux «Archives des sénateurs de Chişinău» (No. 31), pour pouvoir se rendre compte de l'attitude des Russes dans les pays occupés.

Le Divan de Moldavie, voyant le désastre où le pays plongeait, par suite de l'attitude des militaires russes, eut le courage de présenter, le 17 octobre 1808, au chargé de pouvoirs de Russie, Couchnicov, un mémoire où, entre autres, il est dit: „L'épuisement des forces des habitants pauvres, leur état de harassement, le désespoir où ils se trouvent devant la nécessité de supporter les fardeaux qui les accablent, et leur décision irrévocable de fuir, surtout dans certains villages des districts de la Moldavie inférieure, nous ont amenés à un état d'écœurement moral". Le Divan, démontrant que la population, par suite des difficultés, des lourds actes de fiscalités, de l'impôt du „podvorite", des réquisitions, s'enfuit, prise de désespoir, de tous côtés, présente un tableau faisant ressortir les sommes colossales, vu les revenus de l'époque, les quantités de pain, de bestiaux, de farine et de bois données par la Moldavie depuis le 1-er janvier jusqu'au premier novembre 1808 [1].

Cependant, jusqu'en 1812 la population roumaine de Bessarabie avait un certain espoir que les Russes quitteront le pays, que l'occupation russe était temporaire; aussi la douleur du peuple roumain fut-elle grande lorsque l'on apprit que, par le traité de Bucarest, la Bessarabie restait aux Russes.

„Ces heures" — raconte l'historien contemporain Drăghici — „furent des heures de larmes, que l'on ne peut oublier, car le peuple roumain en masse, comme les troupeaux de brebis, s'assemblait sur les rives du Pruth, d'une extrémité à l'autre, arrivant des villages et des bourgs, pendant des semaines entières, après s'être séparés des parents, des frères et amis avec

[1] Archives des Sénateurs, No. 336. Halippa, *Travaux de la commission des archives de Bessarabie*, vol. II, pp. 467-471.

lesquels il avait vécu jusqu'alors, et s'être dit adieu pour toujours [1]."

Cette «plainte» des Roumains, sous l'impression que produisit le traité de 1812, fut tellement profonde, que des villages entiers abandonnaient la Bessarabie pour échapper aux «libérateurs» et s'en retourner «sous le joug turc», fait que la plupart des historiens russes, malgré leur hypocrisie bien connue, ne peuvent expliquer.

Voici un document qui soulève un peu le rideau sur les souffrances des Bessarabiens à cette époque. L'évêque de Bender et d'Akkerman, Démètre Sulima, adresse un rapport au Métropolitain Gabriel Bănulescu-Bodoni, par lequel il fait savoir que le protopope de Bessarabie, Théodore Maléavinski, lui a rapporté, le 9 novembre 1812, que la population du village de Şaba, district d'Akkerman, a fui, trois ou quatre familles étant restées seules dans cette commune. Le Métropolite Gabriel fait savoir au gouverneur, le chevalier Charles Sturdza, le rapport suivant: «Le protopope de Bessarabie a adressé un rapport à Mgr. Démètre, évêque de Bender et d'Akkerman, lui communiquant qu'aux environs d'Akkerman, dans un village nommé Şaba, le bruit s'étant répandu que ce village dépendrait dorénavant des boïars, les habitants se sont tous dispersés, à l'exception du prêtre et de quatre familles. On ignore qui a répandu cette version.

«Donc, le prêtre étant resté seul dans le village, il demanda au protopope la permission d'être transferé dans un autre village. Mgr. l'évêque Démètre nous a communiqué ce cas; toutefois nous sommes d'avis que, si le prêtre partait à son tour, les habitants seraient d'autant plus convaincus de la vérité des faux bruits qui ont circulé. J'ai donc donné ordre au protopope de ne permettre à aucun prix au prêtre de s'en aller jusqu'à ce que les autorités politiques n'aient avisé.

[1] Manolachi Drăghici, *Histoire de la Moldavie durant 500 ans*, Jassy, vol. II, p. 96.

Fait que je me suis cru obligé de comuniquer à Votre Excellence [1]»

Il est très difficile de croire que la population ait pu abandonner ses foyers et fuir de ce village, habité aujourd'hui par des Français, des Allemands et des Ukrainiens, uniquement à la suite de bruits répandus on ne sait par qui. L'officialité, comme cet acte le prouve, cherchait à cacher de tels faits, pour que les «habitants ne prêtent pas foi aux bruits mal fondés». Il est clair que la vérité a dû être toute autre et que la cause est l'esclavage introduit par les Russes, esclavage que jamais aucune partie de la nation roumaine n'avait connu.

A ce point de vue un autre document est de toute importance. Il date de 1816, soit au bout de quatre années de domination russe, pendant lesquelles la population aurait dû, dans une certaine mesure, s'habituer à la «culture» russe. Les habitants de Răchitna, commune du district de Hotin, adressent aux autorités russes de Bessarabie une pétition d'où il ressort quelle a été l'attitude des paysans roumains de Bessarabie à l'égard de la domination russe, et avec quel courage ces paysans défendaient leurs droits ancestraux. Nous reproduirons en son entier ce document important:

«Très honorés boïars du département. Si c'était vrai ce que nous apprenons qu'un fidèle de l'empereur est arrivé, nous nous en réjouirions jusqu'aux larmes, car l'empereur apprendrait nos souffrances, qui ont été vraiment bien grandes, d'abord par suite des armées, et maintenant, depuis que le Pruth a été fermé pour nous, encore plus grandes; à tout moment on nous épuise, sans que personne se demande si nous avons de quoi donner encore. Nous sommes réduits à un état tel, que nous n'avons même plus quoi manger; pas un jour ne passe sans toutes sortes de corvées, soit aux champs, soit pour le transport du foin, la coupe et le transport du bois à Chișinău, à Priceni et autres lieux encore, sans compter le bois que nous devons

[1] Archives du Consistoire de Chișinău, Dossier de 1812. No. 325.

travailler. Puis viennent les réquisitions, les transports pour les troupes, avec les chars à bœufs à travers tout le pays, et sur de longs parcours d'un village à l'autre, à chaque heure du jour, pour chaque officier et chaque fonctionnaire, pour les Cosaques et les soldats, avec nos chevaux, nos chariots, nos chars à bœufs, de bon gré ou de force, par ordre ou sans ordre, et on nous prend notre argent, et nous payons pour les transports, l'entretien des routes, l'impôt sur les troupeaux, la dîme et combien d'autres; nous hébergeons les soldats et les Cosaques, qui nous prennent de force tout ce qu'i s trouvent dans nos demeures et qui, de plus, nous battent pour nous forcer à donner ce que nous n'avons pas, et, ensuite, par des menaces, nous obligent à leur donner aussi des quittances ; et combien d'autres souffrances sont les nôtres, comme vous le savez, très honorées autorités! Nous fournissons journellement des sentinelles le long de la frontière. Nous n'avons plus de bestiaux, car on nous les vole. De l'autre côté, chez les Allemands on a supprimé les sentinelles, et seules les nôtres sont restées, de sorte que nous ne pouvons même pas poursuivre ceux qui nous ont volé nos bestiaux, comme nous le faisions autrefois quand nous étions libres et qu'on ne pouvait voler nos bestiaux, comme on le fait aujourd'hui. Et, si Dieu permet que nous ayons du pain, d'autres nous le mangent, et ce n'est plus comme autrefois , quand nous étions libres de vendre pain et bestiaux où bon nous semblait, et nous étions maîtres du produit de notre travail.

«Maintenant, toute possibilité de transaction nous est fermée; nous n'avons plus de remise sur le sel, sur le vin et autres produits, comme jadis, et nous ne savons plus ce que nous allons devenir. Seule la pitié de l'empereur peut nous sauver de la misère où nous sommes tombés. Fasse la Très Sainte Vierge que nous échappions à tous ces tourments et qu'on nous laisse nos bonnes coutumes moldaves que nous tenons de nos ancêtres et que nous revenions à l'état florissant d'autrefois, et nous glorifierons alors le nom de l'em-

pereur, nous, et nos fils. Et que nous soyons gouvernés par des fonctionnaires moldaves de notre pays, ainsi que nous sommes habitués et avec lesquels nous pouvons nous entendre dans notre langue, car nous ne pouvons pas comprendre d'autres normes et savons seulement combien nos tracas et nos difficultés ont été augmentés.

«Année 1816, février 15. Moi, Nicolas Bordeni, moi, Étienne Roșca, moi, Ichìm Bobești, moi, Jean Ciupancă, moi, Athanase Dascălul, moi, Basile Bordeni, moi, Théodore Prodan, moi, Basile Bobești, Vornic, et tous les habitants de Răchitna, district de Hotin.

«Moi, Grégoire, diacre, ai écrit cet acte à la demande du village [1].»

Les paysans ne furent pas les seuls à défendre leur liberté, leurs droits ancestraux. En effet, les boïars bessarabiens, qui avaient pourtant obtenu certains privilèges des Russes et qui par conséquent avaient moins de motifs de protester, les boïars adressèrent, par l'intermédiaire du Métropolite Gabriel Bănulescu-Bodoni, une requête à l'empereur Alexandre I-er.

Le général russe Harting, en 1813, qui avait été nommé gouvernateur de Bessarabie, en remplacement de Charles Sturdza, commença à empiéter sur les lois et les anciennes coutumes moldaves, à persécuter quelques-uns des boïars moldaves qui participaient au gouvernement de la Bessarabie. Le 23 décembre 1814 il adresse un rapport au Ministère de la Justice russe, par lequel il déclare que «les boïars, formant la majorité dans le haut gouvernement de Bessarabie, contribuent bien plus au non-respect qu'à la conservation des lois», qu'il règne en Bessarabie un chaos dans la législation et l'administration [2].

En réponse aux persécutions de Harting, les boïars demandent entr'autres à Alexandre I-er: „Accordez-nous

[1] Archives de la Chancellerie du gouvernateur de Bessarabie, Dossier No. 8167, année 1816.

[2] L. A. Kasso, *La Russie sur le Danube*, 1914, p. 207.

pour cette région un gouverneur civil, choisi parmi les Moldaves de souche, un homme qui connaisse nos coutumes et nos lois, ainsi que celles des pays limitrophes, car, à défaut d'un tel gouverneur, nous nous verrons chaque jour arrachés davantage à nos coutumes". Relevant le fait que les Turcs, pendant quatre siècles, ont su respecter les coutumes du pays, les boïars bessarabiens ajoutent:

„Quatre siècles vienent de s'écouler depuis que la Moldavie se gouverne avec ses lois et ses codes et, ce cas étant donné, quelqu'un peut-il contester aujourd'hui à la Moldavie d'avoir ses lois? Ne sait-on pas l'existence des anciennes coutumes moldaves et des codes permanents? Ignore-t-on l'existence des codes imprimés du prince Basile? N'avons-nous pas les lois des Voévodes à diverses époques? Toutes les questions ne sont-elles pas jugées sur la base des lois de Justinien et d'autres empereurs byzantins? Pouvait-on nous adresser une plus grande calomnie dans notre situation actuelle [1]?" Bien que l'attitude du Métropolite Gabriel envers les Russes soit connue, celui-ci, voyant ce que les Russes projetaient, voyant que la population fuyait au-delà du Pruth, „préférant" — selon l'expression du général Kisselev — „la domination turque, lourde pour eux, à la nôtre" [2], demande, dès 1813, qu'un boïar du pays soit nommé en remplacement de Sturdza, et, en 1815, présentant la pétition des boïars, il écrivait au premier procureur du synode russe: „La Moldavie, en tant que colonie romaine, se gouverne depuis les plus anciens temps avec les lois romaines; plus tard elle est devenue province de l'Empire byzantin, et ni les empereurs chrétiens, ni ceux musulmans ne lui ont pas ravi leurs droits."

Le résultat de ces plaintes fut l'oucaze du Tzar Alexandre I-er, adressé au Métropolite Gabriel, le 1-er avril 1816, acte qui reconnaît officiellement, que „les

---

[1] *Ibid.*, p. 209; Stadnicki, *Gabriel Bănulescu-Bodoni*, Kichéniev 18.4, p. 285.

[2] A. Kasso, loc. cit., p. 211.

désordres, qui se sont produits, surtout pendant ces derniers temps, ont atteint le maximum, de sorte que de nombreuses familles de doux paysans, abandonnent leurs foyers et cherchent un refuge audelà de la frontière".

Il ressort des dates ci-dessus mentionnées le malheur que fut, pour toute la population de la Bessarabie, l'annexion de cette province roumaine à la Russie; et on a pu voir avec quel courage et quelle énergie cette population a su défendre ses intérêts nationaux, ce qui prouve combien la conscience nationale était développée chez elle.

Un résultat de ces manifestations et de cette protestation générale contre le gouvernement russe des Roumains de Bessarabie fut l'acte de 1817, «ustavul obrazovaniei oblastiei Basarabiei», par lequel on donne «pour toujours» à la Bessarabie «l'autonomie locale», avec le maintien des droits ancestraux moldaves. Mais les Russes, comme toujours, n'ont pas respecté leur parole et en 1828 ils ont supprimé les droits accordés aux Roumains de Bessarabie.

Toutefois ils n'ont pas été en état d'étouffer la conscience nationale du peuple bessarabien. Selon une statistique de 1817, il y avait en Bessarabie, en 1812, une population de près d'un million [1]. Presque toute cette population était roumaine et, comme on le voit par une autre statistique russe, de 1810 [2], de tous les districts de Moldavie ce sont ceux de Bessarabie qui avaient la population la plus nombreuse. Même les forteresses, qui se trouvaient entre les mains des Turcs, Chilia, Cetatea-Albă, Tighinea et Hotin étaient peuplées en majorité par des Roumains. Les Russes ont publié, le 18 juin 1808, les dates qui suivent, à ce sujet:

La forteresse de Bender (Tighina) le faubourg de Lipcani inclusivement, comprenait 331 chefs de familles,

---

[1] I. Nistor, *Population de la Bessarabie de 1812 à 1818*, dans les «Archives pour la science et la réforme sociale», vol. I, p. 96.

[2] Archives du Consistoire de Chișinău, dossier 1810, no 218.

dont 169 Roumains, 101 Juifs, 52 sujets russes orthodoxes et Lipovènes et 9 Arméniens.

Cetatea-Albă. — 334 chefs de familles, 168 Roumains, 132 Arméniens, 18 Juifs et 16 Serbes.

La forteresse de Chilia: 478 chefs de familles, dont 339 Roumains, 58 Lipovènes et 27 Juifs sujets russes. La forteresse de Hotin et ses faubourgs comprenaient 648 chefs de familles, dont 297 Roumains, 340 Juifs et quelques Arméniens. Au total, dans ces quatre forteresse il y avait 1.791 chefs de familles, dont 1.017 Roumains, le reste étant: Juifs, Grecs, Arméniens, Russes, etc. [1]. Ce fait prouve que la Bessarabie, jusqu'à la tentative des Russes de la dénationaliser par des colonisations, a été peuplée exclusivement par des Roumains.

La question qui se pose est la suivante: cette population roumaine a-t-elle pu, comme les Russes s'efforcent de le démontrer, être dépourvue de toute civilisation?

Vers 1812, la Bessarabie, au point de vue des lumières, ne se différenciait en rien du reste de la Moldavie. Elle avait sa propre civilisation roumaine, elle avait ses écoles et ses pionniers sur le terrain cultural. L'érudit évêque Amphiloque de Hotin, vers la fin du XVIII-e siècle, développa, comme on le sait, une large activité littéraire. En 1795 il imprime une «*Grammaire théologique en langue moldave d'après la Théologie de Platon, archevêque de Moscou, et d'après d'autres ouvrages ecclésiastiques*». Au cours de la même année il fait paraître une «*Géographie universelle d'après la géographie de Buffier, conformément aux dispositions fixées récemment par l'Académie de Paris*». Ce même prélat de mérite a encore fait paraître «*Eléments d'arithmétique démontrés rationellement*». On lui doit, probablement, aussi le beau manuscrit, non identifié encore, conservé, après avoir été apporté de Bessarabie, à la Bibliothèque théologique de l'Académie théologique

[1] Archives des Sénateurs de Chișinău, an. 1808, no. 226. Voir aussi *Travaux*. etc.

de Kiev et intitulé: «*Grammaire de connaissances physiques, traduite de l'italien en langue moldave, et qui comprend tout ce que l'homme désire savoir et apprendre au ciel et sur terre*». *Le livre porte la date du 10 avril 1796. Dans la préface de ce livre on trouve les paroles suivantes, qui démontrent combien l'auteur était profondément pénétré d'une conscience nationale: „Cher lecteur, tous les maîtres et professeurs affirment et écrivent que celui qui n'a soin d'avoir de l'affection et de l'amour pour sa patrie, soit pour le pays, la terre et la langue où il est né, commet un péché pareil á celui que commet celui qui n'honore pas ses parents. Ainsi que le disent Cicéron et Ulysse le très sage et Ovide l'enchanteur: je ne sais quelle douceur peuvent goûter ceux qui ne parlent pas de leur patrie.“*

Le livre a été écrit pour „*ceux qui parcoureront la route des sciences*“. Beaucoup de livres de l'évêque Amphiloque se trouvent encore aujourd'hui en Bessarabie.

En 1790, aux frais d'un certain Donié de Chișinău, une *livre d'Alexandre* parut, qui est encore conservé dans la bibliothèque de cette ville. Dans plusieurs bibliothèques de Russie on trouve des manuscrits ou livres imprimés qui, ainsi qu'il ressort des inscriptions, ont passé par des mains de Bessarabiens. C'est ainsi qu'à Jitomir on trouve une Liturgie qui a appartenu à l'église de Soroca, à la bibliothèque de l'Académie de Pétrograd on a un bréviaire qui a appartenu à un prêtre de Noua-Suliță, et ainsi de suite. Presque toutes les églises de Bessarabie ont conservé jusqu'aujourd'hui les actes d'état civil et les états personnels des prêtres, écrits en roumain, depuis le commencement du XIX-e siècle. Si l'on considère, ce qui ressort du rapport du Métropolite Gabriel adressé au synode russe en 1813, la Bessarabie avait, à l'époque de l'annexion, 749 églises [1]; on doit donc admettre que la classe du clergé, ce qui signifie la classe des lettrés, était assez

[1] A. Stadnicki, loc. cit.

puissante et que la Bessarabie devait avoir ses écoles propres

En effet des témoignages font foi qu'il y avait à Chișinău, avant 1812 même, une école princière.

En 1815 une „très humble" pétition fut remise au Métropolite Gabriel de la part de „tous les négociants et autres habitants de Chișinău qui avons des enfants en âge de pouvoir étudier en langue moldave". „Il nous est bien pénible" —dit cette pétition— „de voir nos fils privés de la nourriture de l'étude de notre langue, et non seulement nos fils qui sont pauvres et miséreux souffrent de ce gand dommage, mais même ceux de nos enfants qui pourraient contribuer à l'entretien d'un maître instituteur". Rappelant qu'il y avait, auprès de l'église du Saint Prophète Élie, une école qui avait été transférée auprès de l'église de la Nativité de la Très Sainte Vierge, et qui avait été fermée par la suite, ils demandent qu'on leur permette d'ouvrir une école, promettant tout leur concours matériel; „nous sommes prêts à céder le revenu produit par l'impôt de l'étalon de mesure, qui autrefois était destiné à l'entretien de l'école populaire dite Princière (ici à Chișinău), et qu'il soit de nouveau destiné à subvenir aux frais de cette institution comme par le passé" [1]. Comme il ressort de la déclaration d'un professeur russe du Séminaire théologique de Chișinău, A. Silin, en 1811, le vicaire du Métropolite de Jassy, Démètre, fonda auprès du monastère de Curca une école pour les fils des prêtres [2]. Il y a eu aussi des écoles dans les villages, comme cela ressort de la pétition du prêtre Pierre Ghentuș, du 28 avril 1813, qui nous est conservée, ainsi que des documents mentionnés plus haut dans les Archives du Consistoire de Chișinău. Ce prêtre, manifestant son désir de donner de l'instruction à ses trois enfants, dit: «il n'y a pas d'école dans notre village», et demande qu'on lui permette d'envoyer ses enfants à l'école

[1] Archives du Consistoire ecclésiastique de Chișinău, 1815, no. 178.
[2] P. A. Lotocki, *Histoire du Séminaire de Kichénier*, 1913, I, p. 11.

du monastère de Dobrușa [1]. Nous tirons de ce fait la conclusion que d'autres villages avaient aussi des écoles.

Les données suivantes sont caractéristiques pour l'état cultural de cette époque: il résulte des informations recueillies par les circonscriptions éparchiales de l'année 1815 que, sur 2.650 enfants de prêtres âgés de 1 à 15 ans, 886 savaient lire, sur 248 enfants âgés de 15 à 20 ans il y en avait 244 ayant de l'instruction et 54 seulement sans pouvoir lire et, sur 179 jeunes gens plus âgés de 20 ans, 101 avaient de l'instruction, le reste étant incapable de lire [2].

Il résulte par conséquent de toutes ces données le fait suivant: la Bessarabie, vers 1812, avait sa culture propre, nationale, tout comme le reste de la Moldavie, que sa population était pénétrée d'une conscience nationale qui lui donnait le courage de défendre ses droits, de protester contre les oppresseurs.

Il est évident que l'on commettrait une erreur si on pouvait croire que, malgré tous leurs efforts, les Russes ont pu réussir, en même temps que l'annexion de la Bessarabie, à étouffer ce puissant mouvement cultural. Cette vie culturale a dû continuer tout naturellement, et elle n'a pas été interrompue jusqu'à l'union avec la Roumanie. Cette culture ne s'est pas manifestée, comme celle de Transylvanie ou de Bucovine; elle a eu sans doute ses côtés faibles, par suite des circonstances, elle s'est éloignée de sa voie naturelle, mais n'a cessé d'être quand même roumaine, et par ce fait elle mérite d'être étudiée, aussi faibles que soient les manifestations.

La civilisation roumaine en Bessarabie, sous le régime russe, s'est manifestée en différentes directions. L'institution la plus constante et la plus puissante à ce point de vue a été l'Église. Jusqu'en 1871, tous les actes d'Église, tous les inventaires faits dans les villages

[1] Les Archives du Consistoire ecclésiastique de Chișinău, année 1813, dossier 219; Lotocki, ouvr. cité, p. 13.

[2] *Ibid.*

étaient écrits en roumain; et ces actes se présentaient, écrits également en roumain, au Consistoire, jusqu'à ce que l'archevêque de Chișinău, Paul, le plus acharné des russificateurs de la Bessarabie, eût eu donné l'ordre que les actes de l'état civil ne soient plus rédigés en roumain.

Le célèbre Métropolite Gabriel Bănulescu-Bodoni, aussitôt après le rapt de la Bessarabie commis par les Russes, soit le 25 septembre 1813, adressa un rapport au synode russe, demandant qu'on lui permette d'ouvrir une imprimerie. Dans ce rapport, le Métropolite dit, entr'autres: «Les églises, couvents et petits monastères d'ici manquent, non seulement des livres d'église qui servent à la direction des prêtres et des chrétiens, mais aussi des livres nécessaires au service divin. Cela parce que, en ce qui concerne les églises moldaves, il n'y a pas eu dans la circonscription éparchiale de Huși, dont dépendait la majorité des églises de Bessarabie, d'imprimerie et, quant à l'imprimerie de Jassy, la seule pour toute la Moldavie, ayant été détruite, elle n'a pu être en mesure de fournir les livres d'église et, par suite de cet état de choses, les prêtres moldaves se voient obligés d'acheter des livres d'église imprimés dans les provinces aurtichiennes» [1].

Le synode russe accorda au Métropolite Gabriel la permission de fonder une imprimerie, et dès 1815 des livres roumains commencèrent à y être imprimés. Le premier livre paru cette année fut la «Liturgie» imprimée, comme le dit Gabriel lui-même, dans la préface de ce livre, «en langue roumaine, suivant en tous points la traduction slavone et l'ordre des livres de liturgie imprimés en Russie» [2]. En 1816 parut un «Catéchisme» abrégé à l'usage des desservants de l'église», rédigé d'après un texte slavon et imprimé dans l'Imprimerie exarcale du Chișinău, ainsi qu'un «Molevnic», soit un

[1] Archives du Consistoire ecclésiastique de Chișinău, doss. No. 501 de 1813.

[2] I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliographie roumaine ancienne*, vol. III, fasc. II, pp. 119-122.

formulaire de chants et prières, imprimé par l'établissement exarcal de la Bessarabie [1]. En 1818 cette même imprimerie fit paraître le «Psautier» moldave, puis en 1819, les «Ménologes» traduits du slavon. Enfin le Métropolite Gabriel, aidé par son vicaire, l'évêque Démètre Sulima, fit paraître, en 1831, aussi un grand Rituel moldave.

Du bulletin de l'éparchie de Chișinău, nous apprenons qu'entre les années 1815 et 1820 l'imprimerie éparchiale de Chișinău imprima 19.320 exemplaires de divers livres d'église en langue roumaine.

Il faut noter également que sous le Métropolite Gabriel un «Nouveau Testament» en roumain parut à Pétersbourg en 1817 [2], ainsi que la Bible, bien connue, de 1819, — les deux livres aux frais de l'«Association russe de la Bible». Il est certain que ces volumes parurent toujours grâce à l'influence du Métropolite Gabriel.

Après la mort de ce Métropolite parut à Chișinău, en 1823, un livre intitulé : «Pour les devoirs des prêtres». Puis, jusqu'en 1854, cette imprimerie ne donna que quelques «Abécédaires» ; à partir de cette date et jusqu'en 1883 on y imprima un très grand nombre de livres d'Église en langue roumaine : Le Triode, un Évangile, un «Nomocanon», un «Anthologe», un «Octoïque», un «Bréviaire», et on réimprima plusieurs des livres du Métropolite Gabriel.

Il est caractéristique que plusieurs de ces livres ont eu plusieurs éditions. Nous citerons : «Enseignements des lois de saints, traduit du slavon en langue moldave et imprimé maintenant pour la troisième fois dans l'Imprimerie de la maison archiépiscopale de Chișinău, en 1863».

Le 13 janvier 1883, l'imprimerie éparchiale de Chișinău fut fermée par l'archevêque de triste mémoire Paul, et une période commença dans la vie ecclésias-

[1] *Ibid.*, p. 153.
[2] *Ibid.*, p. 274.

tique des Bessarabiens où il n'était pas permis de rien publier en langue roumaine. Cette période dura jusqu'en 1900, quand l'archevêque de Chișinău et de Hotin, Jacob, à la suite de la décision du congrès des prêtres, étant donné, comme le marque son rapport adressé au synode, «que dans de nombreuses paroisses de Bessarabie la population est composée en majorité ou en totalité de Moldaves, qui ne connaissent que le moldave et ne comprennent nullement la langue slavone employée dans l'église et ni la langue russe, a demandé qu'on lui permette d'imprimer des livres d'Église», autorisation qui lui fut accordée.

L'Éparchie n'ayant pas d'imprimerie propre, faisait paraître des bulletins sur des sujets religieux, de brefs sermons, etc. Ce n'est qu'en 1905, lorsque la révolution russe éclata, le 25 avril, que le synode russe, à la suite de la demande des prêtres, autorisa l'imprimerie à ouvrir de nouveau. A partir de cette date et jusqu'en 1917 un grand nombre de livres d'Église fut imprimé, ainsi que des brochures de contenu religieux, en langue moldave. Notons tout particulièrement la monumentale édition des «Vies des Saints».

Toutes ces données prouvent que l'Église bessarabienne, malgré toutes les difficultés dressées sur son passage, malgré les persécutions russes (l'archevêque Paul avait donné l'ordre que tous les livres roumains soient recueillis et il y mit le feu, acte de barbarie que notre histoire ne pourra oublier), a su remplir son devoir envers le peuple, en maintenant la langue roumaine dans l'Église presque pendant toute la durée de notre esclavage, et a su, peut-être d'une manière instinctive, maintenir en Bessarabie le foyer de la civilisation nationale. Si les prêtres de Bessarabie n'ont pas joué le même rôle que les prêtres de Transylvanie dans la question nationale, nous devons quand même de la reconnaissance à notre Église pour ce qu'elle a pu accomplir.

En ce qui consterne l'administration, bien que la Bessarabie ait été inondée de fonctionaires russes, la langue roumaine a dû être maintenue pendant longtemps,

vu que ceux qui venaient en Bessarabie se voyaient forcés à apprendre le roumain s'ils voulaient se faire comprendre par la population. Tous les actes les plus importants devaient être imprimés en roumain également. Jusque vers 1830 même les tribunaux rédigeaient leur correspondance en langue roumaine. Les statuts de l' «Obazovanié Oblachtié» de Bessarabie ont été imprimés en roumain également. Les lois de 1881 et 1868, accordant la propriété terrienne aux paysans, furent imprimées à Pétersbourg, pour la Bessarabie, en langue roumaine également. Les ordonnances des gouverneurs russes, ainsi que les circulaires des archevêques de Bessarabie, devaient aussi être imprimées dans la langue du peuple bessarabien. Les proclamations d'Alexandre II en 1877 étaient rédigées pour la Bessarabie en roumain. Enfin, lorsque les zemstvos furent créées, comme elles devaient être composées de personnes de la localité même, tous les appels adressés aux paysans, toutes les ordonnances concernant la salubrité publique, l'administration des villages, etc., étaient écrits en roumain. Bien plus, en 1886, un ouvrage, paru à Odessa, édité par la zemstvo du gouvernement de Bessarabie, fut imprimé en caractères latins (roumains), à savoir: «Le phylloxéra, l'ennemi des vignes, composé par A. I. Pogibca, par ordre de la commission du phylloxéra d'Odessa».

On constate, d'autre part, que, même à l'époque la plus pénible du réactionnarisme russe, soit de 1890 à 1900, plusieurs actes administratifs furent imprimés en roumain. C'est ainsi qu'en 1893, à Chișinău, fut imprimée, par le zemstvo du gouvernement, une brochure sur le choléra. Les carnets de perception des impôts («livre de payement»), étaient jusque tout dernièrement imprimés en deux langues : en russe et en roumain.

Ceci ne signifie nullement que les Russes étaient tolérants à l'égard des Roumains bessarabiens. Ils cherchaient, au contraire, par tous les moyens à anéantir la

langue roumaine, mais la stabilité ethnographique du peuple roumain, son instinct de conservation faisaient que toutes les tentatives de dénationalisation de la part des Russes restassent vaines, et ils se voyaient forcés de s'adresser aux Roumains bessarabiens dans la langue maternelle de ceux-ci.

L'école bessarabienne sous la domination russe a eu peut-être encore plus à souffrir que les autres institutions. Elle avait pour but d'anéantir la conscience roumaine en Bessarabie. On sait que les Russes ne toléraient pas l'existence d'écoles employant la langue des minorités vivant en Russie, à l'exception des Allemands, que les Russes ont toujours favorisés. Il ne pouvait donc pas être question d'écoles roumaines en Bessarabie. Toutefois, dans les premières écoles fondées dans cette province par les Russes ils permirent d'enseigner le roumain d'abord obligatoirement, puis d'une manière facultative.

C'est ainsi que le roumain a été enseigné au Séminaire théologique de Chișinău, fondé en 1813, au lycée régional de la même ville, et aux écoles départementales, ainsi que dans quelques écoles primaires, fonctionnant à l'abri des églises et des monastères. Mais en 1867 la langue roumaine fut interdite dans toutes les écoles, à l'exception du Séminaire théologique, où le roumain fut enseigné jusqu'en 1883 quand on interdit son enseignement dans cette école aussi.

Cependant, lorsque la révolution de 1905 éclata, les Roumains, par les zemstvos, par les congrès d'instituteurs et de prêtres, commencèrent à réclamer l'introduction du roumain dans les écoles. A la suite du congrès des prêtres de 1905, le Synode russe décida, le 31 octobre 1906, par l'ordre No. 12.066, «vu qu'il n'y a pas de motif de supprimer la chaire d'hébreu au Séminaire de Chișinău, et vu, d'autre part, la demande des habitants moldaves qui sont en Bessarabie en grand nombre, 83 % (*sic*), le Très Saint Synode.. décide... d'introduire dans la V-e et la VI-e classe du Séminaire de

Chișinău l'enseignement et l'étude de la langue moldave comme matière facultative»[1].

Un assez grand nombre de livres didactiques roumains a été imprimé en Bessarabie.

En 1819 fut imprimée une „Brève grammaire russe, avec traduction en langue moldave, à l'usage des apprentis du Séminaire de Chișinău et d'autres écoles de Bessarabie, donnant en supplément un vocabulaire et des dialogues plus fréquemment employés en langue russe et en langue moldave», grammaire rédigée d'après la grammaire de Lomonossov.

En 1822 fut imprimé un „Abécédaire, comme initiation pour ceux qui veulent apprendre à lire le moldave" [2].

Un peu plus tard on imprima à Chișinău un «Abécédaire» russe avec texte parallèle roumain, donnant des prières et une poésie en langue roumaine, „L'avare et l'ivrogne", traduite probablement du russe. L'Abécédaire de 1822 fut réimprimé, avec certaines modifications, en 1842 et 1844 [3], ainsi qu'en 1863 [4].

En 1861 on imprima un autre Abécédaire, rédigé en roumain uniquement.

De grands services furent rendus aux Roumains bessarabiens par l'activité de Jacques Hâncu, fils du prêtre d'Ovidiopol, gouvernement de Cherson, né en 1800. Hâncu a été directeur de l'école de lancastrienne en Bessarabie, professeur au Séminaire théologique de Chișinău et par la suite professeur de langue roumaine à l'Université de Pétersbourg. C'est à son activité que l'on doit fort probablement le «Tableau pour l'enseignement mutuel d'après le système de Lancaster», imprimé en langue roumaine, en 1822.

Une véritable époque est marquée dans l'histoire da la nation roumaine en Bessarabie, par les livres de Doncev, ou plus exactement Donciu. En qualité de pro-

[1] Revue *Luminătorul*, 1903, No. 1, p. 71.
[2] Cf. Onisifor Ghibu, *Extraits de l'histoire de la littérature didactique roumaine. I. Les Abécédaires*, Bucarest 1916, p. 117.
[3] *Ibid.*, p. 118.
[4] *Ibid.*

fesseur de roumain au lycée No. 1 de Chișinău, il a fait paraître, en 1865, un «Cours primitif de langue roumaine composé pour les écoles élémentaires et quatre classes de gymnase». Dans la «Préface» de ce livre, après avoir exprimé son regret que l'on projette, à l'école élementaire de Hotin, de supprimer la chaire de langue roumaine par suite du manque d'élèves désireux d'apprendre cette langue, il dit: «N'importe quel serait le motif, c'est une chose bien triste. Nous croyons qu'à plusieurs points de vue, la jeunesse locale aurait plus grand intérêt à étudier la langue du pays qu'à étudier le français ou l'allemand..., vu que la connaissance du roumain s'impose à chaque pas et vu que ce langage comprend tant de beautés et de sentiment.» «La plus belle patrie de notre sentiment est notre langage.»

C'est par de telles paroles que Donciu conseillait aux Bessarabiens l'étude de leur langue, afin de pouvoir «se laisser bercer par la beauté de leur langue nationale», dit-il.

Imprimé avec des caractères latins, ce livre comprend de nombreux extraits de botanique, de zoologie, des anecdotes, des charades et des proverbes, ainsi que les plus beaux morceaux de la poésie roumaine, jusqu'en 1865. C'est par les livres de Donciu que les Roumains bessarabiens ont connu la poésie «Adieu à la Moldavie» de Basile Alecsandri, «La langue roumaine» de Sion, les fables de Donici, les élégies d'Alexandrescu, les poésies de Crețeanu, Zamfirescu et Tăutu, les élégies de Bolintineanu.

Donciu fit paraître cette même année un «Abécédaire roumain», où on trouve de belles pages de la littérature roumaine, et en 1877 il publia des Dialogues russo-roumains.

Les livres de Donciu se répandirent dans tous les coins de la Bessarabie et ont servi jusque tout dernièrement de manuels pour ceux qui désiraient connaître la langue roumaine.

Enfin, en 1898, et après cette date, un instituteur d'un faubourg de Chișinău, Georges Codreanu, a fait

paraître un petit opuscule donnant de proverbes roumains et une autre comprenant des morceaux de lecture.

Au commencement du XIX-e siècle plusieurs livres en langue roumaine parurent. Ils sont dus à Popescu, au père Gurie et autres.

Sur le terrain littéraire, la Bessarabie, en exceptant les poètes passés dans le territoire roumain libre, s'est fort peu manifestée, mais un certain mouvement littéraire a néanmoins existé.

Entre 1858 et 1871 le Bulletin du diocèse de Chișinău paraît en deux langues, soit en roumain et en russe. Plusieurs morceaux à sujets religieux y furent imprimés.

Entre 1862 et 1867 parurent dans le «Bulletin de la province de Bessarabie», en langue russe, quelques articles, très bien écrits et remplis d'esprit critique, sur les poésies d'Alecsandri, les fables des Donici, sur la poésie populaire roumaine, articles que l'on doit à feu Georges Gore.

Peu avant les années 1850, 1851, Jean Sârbu, «pénétré»,— comme il le dit dans sa préface — «de l'étincelle d'amour qui jaillit dans son cœur pour les fils roumains et surtout voyant que cette langue est fille de la glorieuse et vénérée mère latine», fait paraître ses «Fables» et «Compositions».

Dans l'un de ces petits livres nous trouvons la fable suivante :

«Oh beau lis, que t'est-il arrivé,
Pourquoi ainsi es-tu fané ?
Ton doux parfum où est-il, frère?
N'as-tu pas eu assez de pluie ?
Hélas, répondit le lis,
Ignores-tu mon esclavage ?»

Il est incontestable que Sârbu a songé ici à la nation roumaine bessarabienne, et composant cette fable, c'est au sort triste de son pays qu'il pensait.

Nous parlerons encore de deux poètes bessarabiens qui n'ont pas imprimé leurs écrits, mais dont l'œuvre nous

a été conservée en manuscrit. L'un d'eux est Georges Păun, qui nous a laissé cent soixante-six poésies dans un carnet portant la date de 1868. C'était, comme nous le déduisons de ses écrits, un homme sans connaissances étendues, mais cet «humble écrivain», comme il s'intitule lui-même, a recueilli plusieurs poésies, soit de source populaire, soit d'après des écrivains roumains ; il les a modifiées à tel point que parfois on les croirait originales. Ce poète a eu une peine de cœur, car la majorité de ses poésies traitent de l'affection, de l'amour, des désillusions d'amour, de la trahison des femmes :

Un fleuve de lave s'échappe
De mon cœur calciné :
Ce feu destructeur
Est visible pour tous,
Mais personne ne prend pitié,
N'essaye d'éteindre cette flamme.
Toute douleur ici-bas,
Trouve remède, consolation,
Mais ma douleur et mes soupirs
N'ont pas de remède dans ce monde :
Aucune douleur n'est plus amère,
Ne consomme plus entièrement
Que le feu d'amour :
La mort seul vous en délivre.

C'est «ce feu d'amour» qui a probablement incité l'auteur à exprimer ses sentiments en poésie et qui lui font exclamer :

Que pas une minute ne peut passer
Sans profondément soupirer.

Mais, après l'amour poétique, la prose de la vie s'est imposée, et le poète désillusionné exprime sa douleur dans les vers suivants :

Sainte Vierge miséricordieuse,
Sauve-nous donc du poison
De la femme ivrogne,
Méchante, endiablée et bavarde :
On m'avait dit qu'elle avait tous ces vices,
Mais je me refusais d'y croire
Et pensais que c'étaient des racontars ;
Mais, maintenant que je suis marié,

Je vois bien que pour mon malheur
C'est au diable même que je fus allié.
Je croyais qu'on plaisantait,
Lorsque tous me déclaraient
Que la femme est un fléau,
Baptisée de dix-septs noms :
Guêpe, vipère, chenille,
Taon, fouine et même aspic ;
S'il me fallait tout écrire
Ce que me fait ma chère moitié,
Encre ni papier ne suffirait ;
Car, depuis qu'elle est ma femme,
Pas un jour de paix je n'eus.

L'auteur, comme nous l'avons déjà dit, a recueilli et modifié très probablement plusieurs poésies populaires. C'est ainsi que nous retrouvons parmi ses poésies la «Tourterelle», publiée par Ienăchiță Văcărescu, puis par Alecsandri.

Voici comment cette poésie est arrangée par notre poète :

Lorsque reste seulette
La tourterelle navrée,
Que morte est sa compagne,
Rien ne peut la consoler.
Au désert profond elle s'enfuit,
Ni ne boit, ni se nourrit:
Où il y a de l'eau bien claire,
S'en détourne et la dépasse;
Où elle voit de l'eau croupie,
Elle la trouble et puis la boit ;
Où il y a de l'eau potable,
Comme une folle s'en détourne.
Quand j'entends le coucou chanter
Et le merle venant siffler,
C'est comme si n'étais sur terre,
Oubliant même ou je suis.
Tout au bout du haut noyer
Chante mon ennemi, un coucou,
Mais plus bas, sur un rameau,
Chante aussi un tourtereau.
Il raconte sa douleur :
Sa femelle est disparue !
Il arrache ses plumes
Comme ma belle ses cheveux.

Cette poésie ne ressemble, ni à la poésie de Văcărescu, ni à la «Tourterelle» d'Alecsandri. Le commencement se rapproche du texte de Văcărescu, tandis que la fin comprend des vers qui se trouvent chez Alecsandri. Nous trouvons dans ce recueil aussi des motifs de la collection de doïnas de S. Marian, comme «Le chant de la séparation», qui commence par ce vers :

Tout là-bas sur la frontière
Pousse un noyer aux feuilles rares,

et dont une variante est encore chantée aujourd'hui en Bessarabie :

Dans la vallée près de la source
Pousse un noyer aux feuilles rares.

Il est difficille d'admettre que Păun ait connu les poésies de Văcărescu; il est plus probable qu'il ait recueilli cette poésie du peuple bessarabien et l'ait modifiée.

Păun connaissait les ouvres d'Alecsandri, soit directement, soit pour les avoir entendues chantées par le peuple; en tous cas il reproduit plusieurs poésies de ce maître. C'est ainsi qu'il a modifié : «Doïna, douce doïna», «La doïna de l'amour», «Lorsque j'étais jeune fille chez maman», «Chant de haïdouc», «Olt, ma chère rivière», «Feuille verte de cerfeuil», «La fille du maire» et autres. Pour donner encore une exemple de la manière dont Păun a modifié Alecsandri, nous citerons les vers suivants de la poésie d'Alecsandri, «Adieu à la Moldavie» :

«Beau pays qui m'es si cher,
Moldavie, ma bien-aimée,
Qui s'éloigne de ton sol,
Est navré de grande tristesse :
En aimant qui peut quitter
Cœur brisé et calciné !
Moi qui t'aime, ma bien-aimée,
Loin ne peut me reposer ;
En dormant profondément,
Je rêve être près de toi :

Crois t'étreindre tendrement
Mais le rêve s'est évanoui.

Et ainsi de suite.

Nous trouvons chez Păun aussi une poésie sur l'Hétairie grecque de 1821.

Les poésies de Georges Păun, lourdes, n'ont évidemment aucune valeur esthétique, mais au point de vue historique, et peut-être linguistique, elle mériteraient, sans doute, ne pas être oubliées, vu qu'elles représentent une manifestation, peut-être inconsciente, de l'amour de la langue roumaine de la part d'un Bessarabien à une époque si triste pour le peuple roumain d'au-delà du Pruth.

Un second poète inconnu des Roumains bessarabiens est Alexis Nacco, l'historien bien connu de la Bessarabie. Il nous a légué quelques carnets de poésies, écrites en caractères latins, entre 1867 et 1869. Homme d'une vaste lecture, Nacco connaissait assez bien la langue et la littérature roumaine et a essayé de l'enrichir de traductions du russe. Il a traduit plusieurs poésies lyriques, quelques fables de Crilov et a écrit deux poèmes originaux. Il a été le premier qui ait traduit le «Démon» de Lormontov, que dans ses dernières années Jean Eliad Rădulescu a si bien rendu en roumain. On pourrait citer pour leur belle allure quelques passages de la traduction dûe à Nacco.

Dans ses «Muguets» on trouve de belles traductions que l'on lit aujourd'hui encore avec intérêt. Ainsi la poésie «Ne te moque pas».

Nacco a su donner à la «Berceuse cosaque» un colorit tout spécial, un colorit national :

Dors, enfant, mon beau prince, mon doux petit :
La lune glisse heureuse vers ton berceau.
Des contes de fées, des chansons te dirai,
Et doucement tu dormiras, mon doux petit.

Il est caractéristique que Nacco ait traduit de Lermontov ses plus belles et plus délicates poésies.

Les traductions de Nacco d'après Crilov ne sont pas de beaucoup inférieures aux traductions des poètes

plus anciens, Stamati et Donici. Il est même plus exact dans ses traductions et se rapproche surtout de Stamati. Ainsi lorsque Nacco traduit la fable «Le porc et le chêne».

Un poème de Nacco, intitulé «Mon ami» est consacré à un boïar roumain :

A la cour d'un prince puissant,
De parents de souche illustre,
Un enfant désiré vit le jour.
Par les soins du prince fut élevé.
Il n'eut pas moins de sept nounous,
Remplacées par cinq nourrices.
Comme résultat de tous ces soins
Il eut un nez comme un four,
Une tête comme de cochon,
Des oreilles en plats à barbe
Et des lèvres d'orang-outang.

Tout le poème est un pamphlet et vise un boïar qui passa le Pruth et s'établit en Bessarabie, où il se maria.

Le second poème, «Nouvelle année», est dédié à ceux qui intentionnent de voyager à l'étranger en 1867. C'est une description de la France et de Paris :

Partons en France, la bien parée,
Toute de fleurs parsemée,
Admirer la ville lumière,
De miracles toute remplie,

exclame le poète.

Le temps nous fait défaut pour insister d'avantage sur ces écrivains.

Ce qui ressort de ce que nous avons vu c'est que ces poètes n'ont pu éclore que dans une atmosphère culturale roumaine, que dans un milieu où certaines traditions avaient subsisté. Cette tradition, ainsi que nous l'avons vu, s'est maintenu en Bessarabie jusqu'à l'arrivée de l'armée roumaine. Le grand nombre de livres d'église imprimé en Bessarabie, toute la littérature didactique, quelques poètes bessarabiens prouvent que l'esprit roumain en Bessarabie n'a jamais cessé de vivre

sous la domination russe. Cet esprit a été entretenu aussi par les livres qui ont pu se glisser en Bessarabie d'au-delà du Pruth et de Transylvanie, malgré l'extrême vigilance des sentinelles russes gardant la frontière. Nous avons des preuves que d'autres relations même ont existé. Donciu, dans la préface citée plus haut, affirme que pendant un certain temps «une troupe d'artistes moldaves, sous la direction de M. Téodoridi», a joué à Chișinău et a convaincu les Bessarabiens que «le théâtre, même en langue roumaine, est bien attrayant et intéressant». Il nous dit encore que les élèves du Lycée No. 1 de Chișinău donnaient des représentations de théâtre en langue roumaine, auxquelles un nombreux public assistait.

On a des indications que même le célèbre acteur Millo et sa troupe sont venus à Chișinău, où ils donnèrent quelques représentations.

Il semblerait qu'entre les années 1885 et 1898 la civilisation roumaine en Bessarabie ne s'est manifestée par aucune preuve. Ce n'est qu'une apparence. Les autorités russes interdirent entre 1883 et 1900 l'impression de livres roumains, mais elles n'ont pu étouffer l'instinct national, l'intérêt des Bessarabiens pour la civilisation roumaine. Il y a des témoignages que même pendant ce laps de temps il y a eu des Bessarabiens qui avaient des sentiments roumaius. En 1868 un propriétaire de Bessarabie adressa au Ministère de l'Instruction publique de Roumanie la lettre suivante: «Je soussigné, Alexandre Constantin Bodescu, conseiller de la Cour impériale de Russie, demeurant dans la ville de Bălți, ayant le désir, comme tout Roumain, de contribuer à l'encouragemment de l'instruction en Roumanie, je déclare offrir la somme de 2.000 roubles, soit 5.200 francs, d'après le cours du jour, pour l'Académie Roumaine».

La civilisation roumaine eu Bessarabie s'est manifestée cependant aussi dans d'autres directions que celles indiquées plus haut. Les ruines majestueuses des anciennes

forteresses moldaves, Cetatea-Albă, Hotin, Chilia, Soroca, forçaient le Roumain bessarabien à songer à d'autres époques, quand il était le maître de ces forteresses et de tout le territoire les environnant, et les églises de Saint Démètre d'Orheiu, construite par Basile Lupu, l'église de Căuşani, du XVIII-e siècle, ornée de fresques moldaves, restaurée par Scarlate Grégoire Ghica et par Grégoire Callimachi, prince de Moldavie, et reproduisant leurs portraits sur les murs intérieurs, l'église de Saint Nicolas de Chilia, restaurée par Basile Lupu, l'ancienne église, dite arménienne, mais de fait moldave, de Cetatea-Albă faisaient souvenir les Roumains de Bessarabie qu'ils sont les descendants de ceux qui avaient posé la première pierre de ces édifices, et, d'autre part, les maisonnettes moldaves, à pavillon *(cerdac)*, avec ornementations encadrant les fenêtres, ornées de tapis où prédominent les couleurs roumaines, ont conservé jusqu' aujourd'hui leur vieux style moldave. Et toutes les coutumes et tous les mœurs des paysans se sont conservés, ainsi que leur langue archaïque, pareille au langage des vieilles chroniques moldaves dans leur pureté classique.

Les Russes, avec leur médiocre civilisation, pouvaient-ils étouffer ce peuple, lui ravir son âme, le russifier ? La révolution russe de 1905 éclata, et alors le sentiment national, le désir assoiffé de civilisation roumaine devaient tout naturellement éclater. Les assemblées des zemstvos, les congrès des prêtres et des instituteurs, les cercles d'étudiants luttaient pour une école nationale, pour l'introduction de la langue roumaine dans l'Église. Ils n'ont pu réussir entièrement, car la réaction vint. Mais la jeunesse bessarabienne, les étudiants qui avaient commencé la lutte, avant même 1900, à Iouriev (Dorpât), à Kiev, à Odessa, passant par les idées socialistes, aboutit au nationalisme. Toute une génération se prépara pour la révolution de 1917. Les journaux, qui commencèrent à paraître en roumain après 1905, «La Bessarabie», «Le Flambeau du pays» (confisqué après son premier nu-

méro en 1912), «La parole moldave», la revue «Le Phare» faisaient revivre dans l'âme du Roumain bessarabien le sentiment national.

En 1917, le feu qui brûlait sous la cendre fut de nouveau ravivé. Les grands mouvements de 1917 ne pourront contredire notre affirmation que ce mouvement a été un mouvement naturel, dont les racines partaient du fond de l'âme du peuple bessarabien.

De tous les faits mentionnés jusqu'ici il ressort que l'union de la Bessarabie n'a pas été un acte accompli par le hasard, ni une aventure politique, dans laquelle certaines personnes eussent joué un rôle ; l'union a été un acte correspondant à notre passé, une conséquence logique de ce passé de la Bessarabie, où le fil du roumanisme n'a jamais ét brisé. Ces temps troubles passeront, et la Bessarabie fournira la preuve qu'elle est peut-être la plus roumaine des provinces de la Grande Roumanie.
